

**TRAGI-COMÉDIE** Dans «La Grande Bellezza», Paolo Sorrentino croque avec férocité la société italienne contemporaine. Avec Toni Servillo en écrivain frustré.

# La décadence de Rome



Le comédien Toni Servillo. DR

## CHRISTIAN GEORGES

«S'il n'y avait pas les Italiennes pour acheter des livres, des billets de théâtre et de cinéma, la consommation culturelle s'effondrerait complètement dans notre pays!», lance Toni Servillo quand on lui demande comment évolue le public de la Péninsule. L'acteur tourne pour la quatrième fois avec Paolo Sorrentino dans *La Grande Bellezza* – qui était en compétition à Cannes et est sorti mercredi dernier sur les écrans romands.

Il y a eu *Fellini Roma*. *La Grande Bellezza* est clairement *Sorrentino Roma*. Les trattorie populaires et les tournées d'éboueurs ont fait place aux terrasses avec vue sur le Colisée où

les riches tiennent salon. Dans l'hystérie d'une fête vulgaire, Jep Gambardella fête ses 65 ans. Il aurait voulu faire de sa vie une œuvre d'art. Il n'a réussi qu'à écrire un seul roman, il y a longtemps.

Il est devenu le roi des mondanités et des réparties miel et fiel, noyant toute ambition artistique dans le gin tonic et les conquêtes faciles. Journaliste témoin de son époque décadente, il renvoie bien sûr au Mastroianni de *La Dolce Vita*. «Fellini a regardé Rome appuyé mollement sur une balustrade», commente Servillo. «Saviez-vous que *La Dolce Vita* aurait dû s'appeler *La Bella confusione*? Aujourd'hui, il y a toujours la confusion en Italie, mais plus de douceur.»

## «À L'IMAGE DE L'ITALIE»

La douceur subsiste pourtant dans les yeux de Paolo Sorrentino, lui donnant des airs de poète de la classe. Ne pas s'y fier! L'homme au regard de Droopy croque avec férocité la société de son temps. On y croise des artistes d'avant-garde qui ne connaissent pas le sens des mots, des fils à papa suicidaires, des virtuoses de l'injection de botox et de la fraude fiscale, des naines d'une haute stature intellec-

tuelle, des religieuses et des strip-teaseuses. Etourdi par cette caméra tellement fluide qu'elle glisse dans les palais, se faufile à travers les vestiges muets du passé, capte la lumière sublime du petit jour sur les pas du héros, le spectateur ne peut s'empêcher de s'interroger: que léguera cette époque décadente aux générations futures? «Notre présent est à l'image de l'Italie», commente sobrement Sorrentino. «Un pays qui donne le sentiment d'avoir manqué beaucoup d'opportunités.» Toni Servillo met en garde: «N'oubliez pas de regarder la réalité qui rôde entre les ruines. Il y a des fantômes du passé qui nous parlent! Rome n'est pas seulement un musée à ciel ouvert et un champ de ruines. Mais comme disait Soldati, la beauté nous échappe dès qu'on croit la voir.»

Entraîné dans un carnaval absurde, le romancier du film se souvient de l'ambition de Flaubert, qui avait rêvé d'écrire un livre sur le Néant. Il s'en sent tout à fait proche quand on lui présente la moins glamour des célibataires: une nonne à demi momifiée qui vit parmi les pauvres en Afrique et qui ne se nourrit que de racines. Pourquoi des racines? «Parce que c'est important, les racines...»

*La Liberté*